





**Joseph Kabris,  
ou les possibilités d'une vie**

Les éditions Anamosa remercient pour leur aide dans les échanges avec la Bibliothèque publique historique de Russie Marianna Guibert et tout particulièrement Evguenia Svetchkareva.

Couverture : Édouard Verreaux, « Cabri, français naturalisé à Noukhaïwa »,  
*L'Océanie en estampes*, 1832, Musée du Quai Branly – Jacques Chirac/RMN (*une*) ;  
Hermann von Löwenstern, « Un guerrier de Nuku Hiva », 1804,  
Archives nationales d'Estonie (*quatrième*) ; Hermann von Löwenstern,  
« Distribution aux habitants de Nuku Hiva », 1804, Archives nationales d'Estonie (*verso*).

© anamosa 2020  
[www.anamosa.fr](http://www.anamosa.fr)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Christophe Granger**

**Joseph Kabris,  
ou les possibilités  
d'une vie**

**1780-1822**

**anamosa**



*« Il est beaucoup plus simple de construire  
un univers que d'expliquer comment un homme tient sur ses pieds. »*

*Paul Valéry, Philosophie de la danse.*





# Point de départ

Plus tard, bien des années après, quand le récit de sa vie aura commencé à se dire avec moins de nuance et qu'il aura besoin de faits secs et précis, ce moment et ce lieu seront ceux par où tout finit : Valenciennes, 22 septembre 1822.

C'était la saison de la foire, et depuis dix jours, de part et d'autre du muret qui la partage en deux, des dizaines de baraques bariolées avaient pris possession de la grand-place. Quand on dépassait la ménagerie, où trônait le veau à trois têtes, et juste avant d'atteindre celle de la jeune fille de 200 kg, on tombait sur celle de Joseph Kabris. Petite, en toile et installée dans l'avancée d'une boutique dont l'enseigne annonçait un tailleur. À l'intérieur, en guise de scène, face à l'espace poussiéreux dévolu au public, on trouvait un petit rehaussement de planches, un tabouret posé dessus, quelques panneaux peints à l'arrière et sur le sol des rognures de bois pour figurer les broussailles. Une pancarte, blanche, placée en hauteur et disposée dans le sens de la longueur, partageait l'emplacement de façon symétrique et s'efforçait de rendre le spectacle attirant. Kabris, « le prince sauvage », se produisait là tous les jours.

Et tous les jours, de 14 à 20 heures, en échange de quelques centimes, il faisait commerce de lui-même, montrant son corps et racontant sa vie.

L'assistance était le plus souvent clairsemée. Ce second dimanche, toutefois, le 22, elle avait été plus fournie. L'un des bibliothécaires de la ville était parmi elle, un vieux monsieur en habit noir. Il avait vu Kabris dans la semaine et regrettait qu'« un personnage d'une haute importance se trouve en ce moment dans nos murs et que presque personne ne s'en doute<sup>1</sup> ». Il voulait consigner sa vie en détail. Kabris peinait à soutenir la comparaison avec les autres attractions. Il se tenait dans sa baraque, seul, debout, trapu, le corps à demi nu, la tête hérissée d'une coiffe de plumes lourde et inerte, et la taille emmaillotée d'une jupe serrée par un bridon de corde dont les plis descendaient sur ses cuisses. Une sorte de collier rond, rendu rigide avec le temps, battait sur sa poitrine et cliquetait à peine il avait bougé. D'un seul coup d'œil, on pouvait juger de l'étrangeté de son apparence : des mollets jusqu'au col, sur les deux tiers de son étendue, son corps était couvert d'une multitude de tatouages, dont les lignes étaient si serrées par endroits, si près de se rejoindre, qu'elles lui donnaient une étonnante teinte bleuâtre. Son visage lui-même était barré d'un rectangle plein et régulier qui lui prenait l'œil et paraissait le défigurer.

Ces marques, il n'y a pas si longtemps, c'est ce qui avait fait de lui une curiosité dans tout le pays. Elles, et l'attitude féroce et braillarde qu'il adoptait pour les présenter. Mais à présent, il n'était plus cela. La voix courte, le geste crispé, il paraissait attendre que l'effort

---

1 « Variétés », *Petites Affiches, annonces et avis divers de Valenciennes*, 25 septembre 1822, p. 364-365.

passe. Là où jadis il sautait d'un bond sur la scène, cramponné à sa lance, courant d'un bout à l'autre l'air mauvais, il n'y avait plus que de légers tressautements de jambes, presque immobiles. Il avait cessé aussi de lancer par saccades sa tête à la renverse et de ramener soudain ses pieds sous lui, au milieu du spectacle, grognant, ruant, griffant l'air et jetant ses bras dans tous les sens pour mimer la guerre. Il ne restait, pour accompagner son corps étrange, que le récit de sa vie. Il le connaissait bien, il l'avait donné déjà des centaines de fois. Il commençait toujours, sitôt installé, par dire qu'il était né à Bordeaux vers 1780. Qu'il avait été matelot dans sa jeunesse avant d'être capturé par les Anglais. Qu'il s'était ensuite engagé sur un baleinier qui, de Londres, partait pour le Pacifique, et qu'il avait vu le monde, Cadix, le Pérou, les îles Marquises, le Kamtchatka, Paris, Moscou, Saint-Pétersbourg, Calais, Genève. Il disait aussi qu'il avait été reçu à la cour et dans les salons d'Europe, qu'il avait rencontré le roi de France et le tsar Alexandre, qu'il avait appris à parler plusieurs langues et un temps oublié la sienne.

À une date incertaine, peut-être 1795, quand le baleinier avait fait naufrage et que tous les marins avaient péri, il s'était retrouvé sur une île dont il ne savait rien. C'était Nuku Hiva, un morceau des îles Marquises à peine connu des cartes occidentales. Et c'est là que sa vie avait changé du tout au tout. Au public, Kabris décrivait alors un monde de sauvages à peine croyable, où les hommes ont des superstitions pour tout, où ils recourent à la sorcellerie pour tuer leurs ennemis et se livrent sans discontinuer à des guerres redoutables dont l'issue arbitre la grandeur des tribus. Il parlait de famines épouvantables, d'habitants qui attaquent les villages voisins et dévorent la chair de ceux

qu'ils capturent. Et pourtant, ajoutait-il aussitôt, il était devenu l'un des leurs. Le « roi de l'île » avait fait de lui son protégé, l'avait nommé « grand juge » et marié à sa propre fille. Et c'est là, suivant l'usage, qu'il avait reçu les tatouages qu'il faisait voir à présent. Il avait ainsi adopté leurs gestes, leurs goûts et leurs croyances, il avait appris à vivre comme eux, et parmi eux il s'était bâti une maison et avait aimé sa famille.

À ce stade, invariablement, Kabris s'interrompait et, l'air plus grave, reprenait le fil de son récit. Un jour, après neuf ans, un navire russe était venu l'arracher à sa vie. Celui de l'expédition Krusenstern. Kabris avait accueilli ces « étrangers », les avait accompagnés à la rencontre des insulaires et leur avait servi d'interprète. Un soir, ils l'avaient fait boire et l'avaient retenu à bord pour l'emporter avec eux en guise de trophée. La brusquerie de l'arrachement était le clou de son spectacle. Kabris disait qu'il avait tout perdu, abandonnant derrière lui, luttant et s'époumonant, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il avait pu être.

Là, une partie du périple manquait. Kabris n'en disait rien. On le retrouvait, beaucoup plus tard, en Russie puis en France. Vers 1817, il ne donnait pas toujours la date, il était devenu homme de foire et, parcourant le pays, il jouait sans cesse sa vie passée dans un présent où elle n'était plus rien. Et à chaque foire, dans chaque ville, l'une appelant la suivante, il mettait de côté l'argent qu'il gagnait avec ses spectacles. Menant une vie d'attente, il nourrissait le projet toujours différé de revoir les siens et de reprendre enfin sa vie perdue. C'est justement ce qui l'avait conduit à Valenciennes, à ce moment de son parcours où il avait cessé d'attirer les foules, tenant à peine debout, amaigri, épuisé et triste. Ce jour-là, déplorait le bibliothécaire,

« j'aurais désiré obtenir de lui de longs détails ; mais il était fort malade, et souffrait tant qu'il ne pouvait parler qu'avec peine<sup>2</sup>. »

Dans la nuit, devant la dégradation de son état, on avait fait venir un médecin. Le lendemain, vers 5 heures du matin, Kabris était mort. Il avait 42 ans.

### Qu'est-ce qu'un destin individuel ?

Pourquoi s'arrêter sur cette vie et décider d'en faire un livre ? Au fond, elle n'est ni scandaleuse ni réprouvée, et on serait bien en peine de prétendre lui soutirer de quoi atteindre le passé ordinaire des gens ordinaires. À vrai dire, j'ai rencontré Kabris pour la première fois au milieu d'une enquête avortée sur le tatouage. Il figurait dans un passage du *Discours sur les origines et le but du tatouage* du Dr Berchon. Le texte datait de 1886, et il m'a paru, à mesure que j'en recopiais les détails, que sa vie méritait plus que les dix lignes d'une anecdote. J'ai commencé à recomposer son parcours, à rassembler les traces laissées par son passage et je me suis mis à raconter son histoire, avant de tourner en rond. Il a fallu quinze ans de ma vie pour venir à bout de la sienne. Bien sûr, on pourra objecter que c'est se donner une peine un peu démesurée, et qu'après tout cette vie, précisément par là où elle nous paraît encore extraordinaire, est traversée par la nécessité d'être dite. D'ailleurs ses contemporains ne s'y sont pas trompés. Ceux qui faisaient profession d'entrepreneurs biographiques ont aussitôt vu

---

2 Aimé Leroy, « Kabris (Joseph) », in Aimé Leroy et Arthur Dinaux (dir.), *Les Hommes et les Choses du Nord de la France et du Midi de la Belgique*, Valenciennes, Bureau des Archives du Nord, 1829, p. 131-133, cit. p. 133. Voir aussi Aimé Leroy, *Promenades au cimetière de Valenciennes*, Valenciennes, Lemaître, 1828, p. 75.



*Cabri français naturalisé à Noukhaïwa.*

dans la trajectoire de cet homme du peuple devenu « sauvage » avant de revenir « chez lui » auréolé d'une dignité lointaine la marque distinctive d'une vie qui valait d'être dite comme vie. On le trouve, en 1817, dans le dictionnaire de « tous les hommes qui se sont fait remarquer<sup>3</sup> », il a sa notice dans la *Galerie historique des contemporains* et une autre, à l'autre bout du siècle, dans le *Grand Dictionnaire universel* de Pierre Larousse<sup>4</sup>. Et chaque fois, comme il le faisait lui-même de son vivant, son existence prend la forme d'une succession de péripéties improbables qui, reliées ensemble dans un récit saisissant, font de sa vie une vie extraordinaire.

À ce stade en somme tout paraît déjà joué. Face à cet homme singulier, il suffirait de recomposer chaque étape de ce qu'il a vécu, de documenter avec autant de minutie que possible où passent le vrai et le faux dans les récits déjà existants à son sujet et de retrouver ce qui, du monde historique qu'il a traversé, a rendu possible les étapes de son improbable périple. Seulement, procéder ainsi, c'est s'en tenir à donner à cette vie jadis tenue pour singulière la singularité d'un destin

- 
- 3 « Kabris », *Biographie des hommes vivants, ou Histoire par ordre alphabétique de la vie publique de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs actions ou leurs écrits. Ouvrage entièrement neuf, rédigé par une société de gens de lettres et de savants*, t. 3 : Fa-Ku, Paris, Michaud, 1817, p. 498-499. Voir aussi, plus tardive, la notice « Kabris », in Dr Jean-Chrétien-Ferdinand Hoefer (dir.), *Nouvelle Biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter*, t. 27 : Josépin-Kögler, Paris, Firmin Didot, 1858, p. 351-353, ou encore « Kabris », in Pierre-Louis Pascal Jullian et Philippe Lesbroussart, *Galerie historique des contemporains, ou Nouvelle Biographie dans laquelle se trouvent réunis les hommes morts ou vivans, de toutes les nations, qui se sont fait remarquer à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XIX<sup>e</sup>, par leurs écrits, leurs actions, leurs talens, leurs vertus ou leurs crimes*, t. 6, Bruxelles, P.-J. Voglet, 1819, p. 1, et, en allemand, « Kabris », *Allgemeine Deutsche Real-Encyclopädie für die Gebildeten Ständes. Conversations-Lexicon*, n° 5, 1819, p. 344-345.
- 4 « Kabris, Joseph », in Pierre Larousse (dir.), *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, t. 9, Paris, Larousse, 1872, p. 1141.

individuel. Ce n'est pas la comprendre, et encore moins pouvoir dire comment elle a pu se faire. On peut bien sûr tordre les choses dans l'autre sens. Il suffirait alors de replacer cette vie dans la structure historique des trajectoires biographiques possibles, de faire apparaître les règles et les régularités sociales dont l'existence vécue par Kabris serait une réalisation parmi d'autres, ou encore de la rapporter à ce que l'on sait *par ailleurs* des mœurs russes ou marquisiennes, du monde des foires ou de celui des explorations lointaines. Mais cette fois, le jeu, qu'on peut dire anti-biographique, reviendrait à dissoudre la vie de Kabris et la part d'improbable qu'elle contient sous les traits généraux d'une histoire qui existe très bien sans lui. Ce serait là un moyen tout aussi sûr de ne rien saisir de ce qui a fait sa vie.

Il peut sembler étrange de commencer par évoquer ces voies possibles et ce qu'elles contiennent d'impasse<sup>5</sup>. Si je le fais ici, c'est que l'exercice d'intellection qui consiste à raconter une vie et à prétendre expliquer ce dont elle a été faite se heurte, ne serait-ce que parce que celui qui dit cette vie autre que la sienne a lui-même une vie<sup>6</sup>, à une

---

5 D'une façon générale, ici comme dans le reste du texte, la présentation systématique des différentes options d'analyse, ne serait-ce que sous la forme d'un syllogisme simplifié, n'est pas seulement une manière de clarifier la démarche explicative que j'adopte, c'est aussi une façon de mettre en cohérence mon travail d'enquête avec les présupposés analytiques que j'y investis : dire, comme je le fais ici, qu'une vie d'individu, celle de Kabris, doit pouvoir se comprendre *d'abord* par ce qu'elle contient de déterminations sociales, autrement dit par le fait précisément qu'elle ne passe pas par le simple jeu des choix individuels, impose en particulier de ne pas laisser croire que l'explication proposée, les étapes de l'analyse ou même les preuves analysées reposent sur les simples choix individuels de celui qui la conduit.

6 C'est une réflexion importante qui désormais accompagne le travail biographique, du moins dans le rang des ethnographes, que de prendre en considération ce qui relie le biographé et le biographe : voir Daniel Fabre, Jean Jamin et Marcello Massenzio, « Jeu et enjeu ethnographiques de la biographie », *L'Homme*, n° 195-196, 2010, p. 7-20.



sorte de compréhension spontanée qui porte à considérer, avant même tout effort analytique, qu'une vie d'individu est un objet déjà là, par avance doué de pertinence et de cohérence<sup>7</sup>. C'est pourquoi il m'a paru important, dans cette introduction, de consacrer un peu de temps à expliquer comment, à partir du cas de Kabris, j'ai construit le problème qui m'intéresse ici : *la possibilité de creuser le façonnement d'une vie*.

En réalité, je suis parti d'une question assez simple et d'une série d'autres qui le sont déjà beaucoup moins. Comment *devient-on* Joseph Kabris ? Comment cet individu particulier, aux prises avec les mondes sociaux distincts et parfois même contradictoires où il se retrouve, s'y est-il pris pour devenir tour à tour matelot, baleinier, chef de guerre, homme de foire et professeur de natation, et comment chaque fois a-t-il cessé de l'être ? Où a-t-il trouvé les ressources disponibles qui lui ont permis de surmonter les changements de vie et les ruptures de régularité qui se sont imposés à lui, mais aussi d'agir et de s'intégrer à des contextes d'action où il était d'abord étranger ? Comment a-t-il su, dans ce qu'il avait à faire – chasser, parler, croire, se battre ou se marier –, reconvertir ce qu'il avait déjà vécu dans d'autres situations effectives, et comment aussi, jouant par exemple de la définition sociale des vies qui accèdent au rang de destin, faisant siennes la grandeur, la magie ou l'admiration qui alors s'attachaient à

---

7 Je fais mien ici le point de départ que Passeron donnait jadis à son analyse du travail de connaissance biographique : « On tentera ici de dégager quelques-unes des raisons qui fondent le pouvoir exorbitant d'intelligibilité dont bénéficie, indépendamment de toute méthode de preuve ou de présomption, une démarche explicative et interprétative qui inscrit ses descriptions d'un devenir historique dans le cadre du récit biographique ». Jean-Claude Passeron, « Le scénario et le corpus. Biographies, flux, itinéraires, trajectoires » [1990], repris dans *Le Raisonnement sociologique. Un espace non poppérien de l'argumentation*, Paris, Albin Michel, 2006 [1991], p. 301-330 (cit. p. 302).

ceux qui ont connu un monde différent du leur ou ont vécu une vie tenue pour impossible, est-il entré dans la carrière d'« homme extraordinaire<sup>8</sup> » ?

### Comment se fait une vie ?

Ce qui est en jeu ici pourra paraître alambiqué. Je n'ai pas cherché à retrouver ce que Kabris a vécu, ni même ce que finalement on peut raconter de sa vie. Je me suis efforcé à quelque chose d'autre, dont mes travaux m'ont jusqu'à présent tenu éloigné : comprendre comment se fait une vie, cesser de peupler le passé de points absents, d'acteurs qu'on fait mine de connaître, par centaines et par milliers, parce qu'on peut les assembler dans des collectifs, les nommer ou les inscrire dans des systèmes de causalité qu'on fait passer à travers eux mais que souvent ils ne contiennent pas – ou pas si simplement. Aux individus passés on attribue volontiers des mœurs, des cultures, des croyances et on les fait parler à leur place, mais de leurs vies, de la manière dont ils ont intériorisé, ou manqué d'intérioriser, les attentes de l'univers social auquel on les assigne, de la façon aussi dont ils ont pu changer *avec le temps*, à mesure que se présentent des discontinuités de vie plus ou moins radicales, on s'accommode curieusement de ne rien savoir.

Il y a, dans ce livre, la volonté d'inverser les choses, et dans cette volonté une ambition qu'on peut dire politique. Produire du savoir sur le monde historique qui traverse une existence et qui la rend possible revient en effet à rompre avec une histoire qui peuple ses récits d'individus abstraits

---

8 La formule n'est pas une qualification objectivante ; c'est l'un des surnoms sous lesquels Kabris se produit à Paris à partir de 1817.

et théoriques dont on ne sait jamais de quoi la vie est faite. Mais c'est aussi prendre pour lieu de l'analyse le point précis par où s'impose à présent la certitude qui veut que l'individu se fait sa propre vie, qu'il est libre et responsable de ses choix, que son parcours, autrement dit, a pour principe sa force de caractère ou les stratégies individuelles qu'il est capable de mettre en œuvre pour assouvir les projets qu'un beau jour il a su se donner. Or raisonner ainsi, se donner pour horizon une société d'individus atomisés, c'est oublier que les situations de vie dans lesquelles l'individu *choisit* ou *se choisit* une voie sont en général bien plus rares que celles dans lesquelles il s'en remet aux institutions et à la sorte de conformisme social qu'elles organisent. « Même Robinson, disait Norbert Elias, porte la marque d'une certaine société, d'un certain peuple et d'une certaine catégorie sociale<sup>9</sup>. »

C'est là qu'intervient Kabris. Mon hypothèse est que la connaissance de sa vie permet de se faire une idée plus précise du genre de déterminations sociales, présentes et passées, qui enserrant une existence d'homme. Je suis convaincu, et c'est cette conviction que j'ai voulu mettre à l'épreuve ici, qu'il n'y a rien dans une vie d'individu, pas même la possibilité de s'apparaître à soi-même comme une personne capable de choix personnels, qui ne soit déjà structuré par des institutions sociales, c'est-à-dire par un ensemble d'attentes, de possibilités, de situations et même de gestes que chacun trouve déjà fait avant soi. « Pour raconter qu'Achille est en colère, résume à merveille Vincent Descombes dans un texte serré et lumineux, nous devons dépasser de tous côtés la personne d'Achille. Il faut parler de la place d'Achille parmi les guerriers grecs,

---

9 Norbert Elias, « La société des individus » [1939], repris dans *La Société des individus*, Paris, Fayard, 1991 [1987], p. 35-108, ici p. 64.

d'Agamemnon, de Briséis, etc.<sup>10</sup> » Pour Kabris, c'est exactement la même chose. Il prend place parmi d'autres individus qui contraignent sa conduite, il parle des langues qu'il n'a pas faites, il se sert d'instruments qu'il n'a pas inventés, invoque des droits institués avant lui, occupe un statut – celui de mari, de chef de guerre, de bête de foire – que les univers sociaux où il apprend à vivre tiennent disponible pour lui et dont il accomplit plus ou moins bien les attentes<sup>11</sup>.

Cet espace d'analyse rompt volontairement avec une vision des conduites humaines comme procédant de phénomènes intérieurs aux individus<sup>12</sup>. Comprendre la vie de Kabris réclame alors non pas de chercher à approfondir ce qu'ont pu être pour lui les expériences qu'il a vécues, mais de décrire les situations de vie instituées au-dehors de lui, et dans lesquelles, apprenant à les reconnaître et à les faire siennes, il a puisé de quoi agir comme il l'a fait. Pour autant, il ne s'agit pas ici de *prouver* une fois pour toutes qu'une vie s'explique par les déterminations impersonnelles qui, du dehors, la font être ce qu'elle est. Le jeu n'irait pas bien loin. Il s'agit plutôt de savoir *jusqu'à quel point* jouent ces déterminations et comment, s'agissant de Kabris, elles sont intervenues en pratique pour façonner son devenir singulier.

Si le cas de Kabris est bon à penser, c'est justement qu'il rend visible mieux que d'autres les mécanismes sociaux suivant lesquels un individu se débrouille avec les mondes constitués où il doit prendre place. Il lui a fallu en effet, et

---

10 Vincent Descombes, *Les Institutions du sens*, Paris, Minuit, 1996, p. 14 (en fait, il faut lire dans ce sens tout le paragraphe consacré à la « psychologie d'Achille », p. 13-15).

11 Cette formulation, très générale, reprend volontairement les formules d'Émile Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, Paris, PUF, 1960 [1912], p. 303.

12 Sur ce travers dont il fait justement l'un des « fondements de la légende intellectualiste », voir Gilbert Ryle, *La Notion d'esprit. Pour une critique des concepts mentaux*, Paris, Payot, 2005 [1949], notamment p. 102-107.

souvent de toute sa chair, multiplier les recommencements et les conversions, se soumettre à des socialisations contradictoires, apprendre à devenir autre, à changer de statut, de corps, de langue et même de nom, abandonner les habitudes qui donnaient prévisibilité à son monde et en prendre de nouvelles. Il lui a fallu s'intégrer, négocier des moments de rupture, passer d'un univers dans un autre, apprendre à réinterpréter ou à reconvertir ce qu'il savait faire et s'approprier les attentes d'un présent où il n'était rien. En d'autres mots, parce qu'elle est faite d'une multitude inhabituelle de *reprises biographiques* où se jouent des ordres sociaux eux-mêmes changeants, la vie de Kabris fait apparaître, avec une particulière acuité, ce qu'il en est de la manière dont se fait une vie.

### **De quel droit peut-on parler d'un individu ?**

Formuler la démarche ainsi ne suffit pas, bien sûr, à lui ôter tout ce qu'elle peut avoir de faussement familier. Après tout, raconter la vie de quelqu'un, dresser sa biographie, sous la forme d'une notice ou celle plus sévère d'un *curriculum vitae*, avec sa trajectoire, ses étapes et ses transitions, fait partie des activités sociales parmi les plus répandues. C'est même le genre d'opérations à travers lesquelles, aussi bien dans les compétitions télévisées de chant, de danse ou de cuisine que sur le marché du travail, des luttes politiques ou des carrières sportives, on identifie, on classe et on distingue à présent les individus. Et dans la mesure où ceux dont on raconte la vie tirent profit de compter parmi les individus dont il importe de savoir ce qu'ils ont vécu, on peut même admettre que l'exercice biographique, si succinct soit-il, appartient désormais aux dispositifs de domination et de mise en forme du monde social. Face à ces usages, on mesure mieux combien les *récits*